
L'école rurale

Maurice Agulhon

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/trema/1834>

DOI : [10.4000/trema.1834](https://doi.org/10.4000/trema.1834)

ISSN : 2107-0997

Éditeur

Faculté d'Éducation de l'université de Montpellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 1997

Pagination : 1-3

ISSN : 1167-315X

Référence électronique

Maurice Agulhon, « L'école rurale », *Tréma* [En ligne], 12-13 | 1997, mis en ligne le 30 avril 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/trema/1834> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/trema.1834>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Trema

L'école rurale

Maurice Agulhon

- 1 *Bien que je n'aie pas assisté à ce Colloque, bien que je n'aie que très indirectement contribué à l'histoire de l'enseignement sous la Troisième République, j'ai accepté sans trop me faire prier la proposition de mon ami Christian Amalvi, mon coéquipier en diverses besognes, de préfacer les actes du Colloque qu'il a dirigé avec Jules Maurin. **L'école rurale de la Troisième République**, je suis assez ancien en effet pour l'avoir pratiquée. Né en 1926, passé au lycée de la ville voisine à la rentrée de 1936, j'ai été élève de « classe enfantine » puis de classes primaires, de la rentrée 1929 aux grandes vacances 1936, dans un village de la partie rhodanienne du département du Gard, à monoculture viticole. Mon intimité avec l'école était d'autant plus étroite que j'y habitais puisque mes parents étaient instituteurs ; intimité parfois plus pesante que flatteuse, d'ailleurs, pour l'enfant - mais ceci serait un autre sujet. Inutile donc de dire que j'ai bien connu tous les faits et tout le système auquel le Colloque fait référence.*
- 2 *Bien entendu, cette école des années 1930, à laquelle Jean Zay allait bientôt donner son dernier parrainage, n'était plus tout à fait celle de Jules Ferry. Des années 1880 aux années 1930, un demi-siècle de lente évolution avait changé quelques réalités, les plus évidentes concernant le rapport à la langue locale. Je n'ai entendu parler de punition contre les enfants parlant occitan (on ne disait jamais « occitan » ; les humbles disaient « le patois », les lettrés « le provençal ») que par ma grand-mère, née en 1877. Mais sa propre fille, ma mère donc, née en 1901, se souvenait au contraire que son institutrice trouvait naturel que ses élèves connussent le « patois », et se servait même de cette connaissance pour mieux apprendre le français (« tu mets un accent circonflexe à fenêtre, parce que en patois, tu dis la finestro, avec un s »). Quant à mes petits camarades, ils parlaient français avec une parfaite aisance ; c'est seulement à l'occasion de conversations scabreuses tenues en récréation, loin des oreilles du « maître », qu'ils employaient, dans des phrases françaises, quelques mots obscènes, soit sexuels, soit scatologiques, dont ils ignoraient les équivalents français (lettrés ou argotiques). Les convenances m'empêchent d'en donner ici des exemples - chacun peut les deviner. Mais ces camarades de mon âge n'avaient pas oublié l'occitan, et je devais en avoir la preuve dans les années 1950, au cours d'un bref retour au village où je les rencontrais, devenus exploitants agricoles, sur le marché aux raisins de table. Entre eux, et avec les « expéditeurs », ils parlaient occitan comme avaient fait leur pères.*

L'occitan était devenu une sorte de langue de métier, et ne devait disparaître, peu de temps après, qu'avec les formes traditionnelles d'exercice du métier, voire avec la ruralité même.

- 3 On pourrait citer d'autres changements encore : y compris dans la pédagogie des matières usuelles. Elle s'était allégée. Un jour que je trouvais bien longues les listes de nomenclature à posséder par cœur (tel fleuve traverse les villes x, y, z... reçoit comme affluents de gauche x, y, z...), mes parents me firent observer que les écoliers d'aujourd'hui, leurs élèves, n'étaient pas à plaindre ; de leur temps (avant 1914), ils avaient eu, eux, à savoir par cœur les départements, jusqu'aux sous-préfectures incluses.
L'école rurale évoluait, donc, lentement.
- 4 Cependant ce dont je viens de témoigner n'est pas l'aspect principal des choses. Pour l'essentiel, il reste légitime de parler en bloc de l'école rurale de la Troisième République, parce que les changements survenus entre Jean Zay et nous sont incomparablement plus importants que ceux qui avaient eu lieu entre Jules Ferry et 1940.
- 5 Il fallait faire ce Colloque parce que son objet est entré dans l'histoire, c'est-à-dire non seulement dans un éloignement de temps accru, mais encore dans une période clôturée par des bouleversements vrais.
Est-il besoin de les énoncer ?
Que la Troisième République ait été interrompue en 1940, et par quelle tempête, on ne le sait que trop. C'est de l'histoire politique classique, mais c'est aussi notre histoire nationale, au singulier.
- 6 Qu'avec la fin de la Troisième République nous soyons entrés dans une phase historique nouvelle des rapports entre l'Église et l'État, entre le catholicisme et la laïcité, entre « l'école libre » et l'école publique, on le sait bien.
Que la France rurale, encore peuplée, productrice, et bien séparée des villes, ait été bouleversée par les conséquences démographiques, sociales et culturelles des « Trente Glorieuses » économiques, c'est banal de le dire.
- 7 Mais il est d'autres changements : l'allongement progressif de la scolarité obligatoire a fini par clore l'époque où, pour la grande majorité du peuple, c'est à l'école primaire qu'on avait à apprendre tout ce qu'il était supposé utile de savoir. Mais dès lors qu'on a créé le collège pour tous, on a pu faire glisser certains enseignements primaires vers le programme des collèges, et par conséquent alléger les premiers.
- 8 Et ceci encore : tout récemment, l'histoire a appris à mieux se maîtriser elle-même, à faire l'histoire de l'histoire, à distinguer « la mémoire » de l'histoire ou, si l'on préfère une autre expression encore, pratiquer le second degré. L'histoire des **Lieux de Mémoire** (retentissante innovation de Pierre Nora), l'histoire critique de l'enseignement d'autrefois, tant du point de vue de son contenu que de sa pédagogie, sont des conquêtes définitives (et comment ne pas rappeler ici que Christian Amalvi y a contribué fortement ?)
- 9 Inutile de dire enfin que, sur le point particulier mais décisif de l'enseignement de l'histoire, de l'histoire nationale, de la conscience nationale, du patriotisme enfin, le temps de Jules Ferry, d'Ernest Lavisse et de Maurice Bouchor nous paraît antédiluvien.
- 10 Cette école d'antan, renvoyée donc vers le passé, renvoyée donc vers l'histoire, mais aussi vers la mythologie, ne l'est-elle pas aussi, quelque peu, vers les nostalgies ? Peut-être faudrait-il étudier ce dernier thème à travers le succès public qu'ont rencontré et l'œuvre plaisante de Gaston Bonheur, et l'œuvre sérieuse de J. et M. Ozouf et le film d'Yves Robert tiré de la fameuse **Guerre des boutons**, et j'oublie certainement bien d'autres indices.
- 11 Cette école enfin nous intéresse en quelque sorte a contrario, en tant qu'elle est du passé, d'un passé critiqué et révolu, mais d'un passé trop critiqué peut-être : n'est ce pas le sens des

interrogations présentes sur l'enseignement de la morale à l'école et des velléités d'y revenir ? Mais ceci n'est plus notre propos, puisqu'il s'agissait d'une « école rurale », donc située à tous égards aux antipodes de celle qui aujourd'hui nous inquiète.

12 **Crédits :**

- Rassemblé par Christian AMALVI, Pierre GUIBBERT et Jules MAURIN, ce numéro spécial de la revue TRÉMA constitue les Actes du colloque *École rurale*.
- Organisé par Christian AMALVI et Jules MAURIN, ce colloque s'est tenu à Mende, les 27 et 28 juin 1997, avec le concours des institutions suivantes:
- Centre de Recherches de l'École Rurale
- Musécole du Gévaudan et des Cévennes



RÉSUMÉS

Non disponible

Not available

AUTEUR

MAURICE AGULHON

professeur au Collège de France